



# Parcours romains, parcours méditerranéens. L'impact du voyage à Rome dans la construction des territoires au siècle des Lumières

Gilles Montègre

## ► To cite this version:

Gilles Montègre. Parcours romains, parcours méditerranéens. L'impact du voyage à Rome dans la construction des territoires au siècle des Lumières. Rives Méditerranéennes, UMR TELEMME, 2009, pp.45-56. <hal-01114858>

**HAL Id: hal-01114858**

**<http://hal.univ-grenoble-alpes.fr/hal-01114858>**

Submitted on 11 Feb 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0  
International License

Gilles Montègre

## Parcours romains, parcours méditerranéens

L'impact du voyage à Rome dans la construction des territoires au siècle des Lumières

### Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

### Référence électronique

Gilles Montègre, « Parcours romains, parcours méditerranéens », *Rives méditerranéennes* [En ligne], 34 | 2009, mis en ligne le 07 décembre 2012, consulté le 28 janvier 2015. URL : <http://rives.revues.org/3809>

Éditeur : TELEMME (UMR 6570)

<http://rives.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://rives.revues.org/3809>

Document généré automatiquement le 28 janvier 2015. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Tous droits réservés

Gilles Montègre

## Parcours romains, parcours méditerranéens

L'impact du voyage à Rome dans la construction des territoires au siècle des Lumières

Pagination de l'édition papier : p. 45-56

- 1 Si l'on associe aisément la ville de Rome au XVIII<sup>e</sup> siècle à la pratique du voyage, on peine en revanche à imaginer qu'elle ait pu jouer un rôle d'envergure dans la construction de savoirs relatifs au territoire. Etant considérée comme la capitale du Grand Tour, la Rome des Lumières est d'abord envisagée comme un lieu de passage où les voyageurs venus de l'Europe entière s'adonnent à l'observation passionnée d'un Beau Idéal puisé au cœur du modèle antique<sup>1</sup>. Le président Dupaty, dont la plume semble préfigurer les écrits italiens de la génération romantique, a ainsi figé dans ses lettres rédigées en 1785 et souvent rééditées par la suite l'image d'une capitale pontificale somnolente, où le dynamisme intellectuel cède résolument la place à l'épanchement des émotions<sup>2</sup>.
- 2 En considérant d'autres écrits de voyageurs, on peut pourtant se demander si la Rome du Settecento ne constitua pas aussi une matrice des savoirs géographiques, et ce à diverses échelles. Savoirs d'abord sur la ville elle-même. C'est en effet au XVIII<sup>e</sup> siècle que les guides de Rome publiés à l'attention des voyageurs assument des contenus véritablement nouveaux par rapport aux époques précédentes, alors même que la présence et les parcours des voyageurs dans la ville témoignent d'une appréhension rationaliste et sécularisée de l'espace urbain romain. Savoirs ensuite sur la péninsule italienne dans son ensemble, puisque c'est très souvent grâce aux recherches réalisées et aux outils amassés à Rome par les voyageurs que le territoire péninsulaire tend à être perçu à la fin du siècle jusque dans ses marges et ses prolongements les plus méridionaux. Savoirs enfin sur le bassin méditerranéen et les mondes extra-européens. A la faveur de l'étendue de son réseau missionnaire, Rome constitua en effet un lieu de convergence des savoirs sur les territoires lointains, utilisés au XVIII<sup>e</sup> siècle à des fins ouvertement scientifiques et plus seulement apologétiques<sup>3</sup>.
- 3 Afin de mener une réflexion sur la construction de ces différents horizons territoriaux par les voyageurs à partir de l'observatoire romain, il apparaît indispensable de s'éloigner des chemins trop familiers du Grand Tour. Il importe en particulier de considérer des figures de voyageurs pour lesquels la frontière entre itinérance et sédentarité n'est pas toujours clairement établie. On songe en particulier aux artistes, dont la présence à Rome relève la plupart du temps d'un séjour de formation de plusieurs années, ainsi qu'aux hommes de science, susceptibles de demeurer plusieurs mois durant dans la ville afin d'y mener à bien des recherches patientes et obstinées.
- 4 À la lumière des écrits qu'ils ont laissés – correspondances privées ou institutionnelles, mémoires académiques mais aussi récits demeurés inédits – nous tâcherons d'approfondir les questionnements posés dans l'article fondateur de Numa Broc en 1969<sup>4</sup>. Dans quelle mesure les savoirs sur le territoire préexistent-ils dans les guides et les ouvrages de géographie savante, et dans quelle mesure sont-ils élaborés a posteriori par les voyageurs ? Autrement dit les voyageurs sont-ils en avance, ou ne font-ils qu'épouser le savoir géographique de leur temps ? Tel est le débat que l'on peut espérer éclaircir en envisageant successivement l'horizon urbain, italien et méditerranéen de ces savoirs puisés sur le sol romain.

### Territoires urbains

- 5 En ce qui concerne le territoire de l'*Urbs*, la confrontation des cartes, des guides et des récits de voyage démontre combien la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle correspond à une manière inédite de « consommer » l'espace romain. Cette manière nouvelle pour les voyageurs de

parcourir la ville se veut d'abord plus rationnelle, à l'image de la carte de Rome publiée en 1748 par Giambattista Nolli<sup>5</sup>. Si le plan de Nolli renouvelle radicalement l'image de Rome aux yeux de ses visiteurs, c'est parce qu'au positionnement iconographique zénithal s'ajoute une représentation exhaustive de l'ensemble du tissu urbain, y compris à l'intérieur des îlots. Pendant plus de dix ans, toute une équipe de savants géomètres avait multiplié à cette fin les opérations de mesure dans les palais, les jardins et les arrière-cours de la cité sainte. La cartographie urbaine avait dès lors commencé à s'imposer comme une abstraction objective et scientifiquement vérifiable, laissant aux peintres vedutistes tels que Bellotto ou Canaletto le soin de produire des perspectives cavalières au sein desquelles la rationalité cédait le pas à la subjectivité de l'émotion<sup>6</sup>. Lors de son séjour à Rome en 1756, le savant La Condamine ne manqua pas de rendre visite à Giambattista Nolli, voyant en lui l'auteur « du meilleur et du plus grand plan que nous ayons de la Rome moderne »<sup>7</sup>. Tout au long des décennies suivantes, la *Nuova Pianta di Roma* constitua de fait un outil indispensable dans les mains des voyageurs séjournant dans la ville.

6 En dépit de sa modernité, ou sans doute plutôt grâce à elle, le grand œuvre de Nolli engage plus qu'il ne parachève un processus de rationalisation dans la représentation cartographique de la cité sainte. Un éloquent témoignage nous en est donné par une œuvre élaborée trente ans plus tard par un minime français attaché au couvent romain de la Trinité-des-Monts : *La Ville de Rome* du père Dominique Magnan<sup>8</sup>. Peu descriptifs mais abondamment illustrés, les quatre volumes de ce guide bénéficièrent de plusieurs rééditions françaises et italiennes au cours des années 1780. L'habileté de l'auteur est avant tout d'avoir appliqué à l'échelle des différents quartiers de Rome les principes de rigueur planimétrique que Nolli avait mis en œuvre pour représenter la ville dans son ensemble<sup>9</sup>. Chaque planche cartographique était pourvue de numéros renvoyant à une brève description des principaux monuments de la zone. Ainsi les visiteurs pouvaient-ils à loisir concevoir mentalement et visualiser par avance leur itinéraire.

7 La sécularisation des visites effectuées par les voyageurs dans la ville constitue une autre évolution d'envergure de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'étude quantitative menée par Annalisa Di Nola sur les guides de voyage publiés à Rome tout au long de l'époque moderne a démontré en effet que ces publications perdirent entre 1750 et 1815 leur orientation prioritairement dévotionnelle au profit de matières ayant trait à l'art et aux antiquités<sup>10</sup>. Dans leur description même des églises de Rome, les guides tendent désormais à valoriser les images sacrées pour leur valeur artistique, plutôt que pour leur vocation pieuse ou leurs vertus miraculeuses. On est loin désormais des *Mirabilia urbis Romae* du XVI<sup>e</sup> siècle, dont l'empreinte religieuse était demeurée pérenne dans les guides de voyage du temps de la Contre Réforme.

8 Cette sécularisation des parcours romains se vérifie de manière concomitante à travers l'évolution des structures hôtelières destinées aux voyageurs. C'est en effet au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle que se fixe une nouvelle géographie romaine de l'accueil, qui échappe aux logiques dévotionnelles du pèlerinage pour répondre à la vocation de capitale artistique internationale assumée par la Ville éternelle<sup>11</sup>. La zone adjacente à la colline du Pincio succède ainsi au Campo dei Fiori et à la via del Pellegrino comme secteur d'hébergement privilégié des étrangers séjournant à Rome. Les auberges des anciens quartiers du Champ de Mars, anciennement fréquentées par des pèlerins désireux de demeurer non loin du Vatican, cèdent la place à de plus vastes et luxueuses *locande*, destinées à une clientèle de voyageurs plus fortunés. Soutenue par une politique éditiltaire délibérée de la papauté, cette réorientation géographique fait irrémédiablement des alentours de la place d'Espagne le quartier le plus cosmopolite de la ville. D'aucuns vont jusqu'à le qualifier de « ghetto des Anglais », tandis que le voyageur français Bergeret le compare dans son journal à « notre faubourg Saint-Germain »<sup>12</sup>. C'est donc généralement autour du Trident – partie septentrionale de la ville située dans le prolongement du Champ-de-Mars – que se structurent les guides de voyage sur Rome au temps des Lumières. L'un des plus célèbres et diffusés d'entre eux, *l'Itinéraire*

*instructif* du chevalier Giuseppe Vasi, propose ainsi à ses lecteurs huit journées de visite dans la ville, épousant à chaque fois le parcours des voyageurs depuis la place d'Espagne<sup>13</sup>.

- 9 On aurait tort de déduire de ce qui précède que les voyageurs dans la Rome du XVIII<sup>e</sup> siècle se comportaient comme de simples consommateurs d'espaces et d'objets culturels. Certains d'entre eux se veulent en effet d'authentiques auxiliaires du savoir géographique, quitte à désobéir aux logiques mondaines inhérentes à la pratique du Grand Tour. Dans ses déplacements à l'intérieur de la ville et à ses alentours, le naturaliste bordelais François de Paule Latapie fait ainsi invariablement le choix de la marche à pied, à une époque où le voyage en carrosse constitue un critère déterminant d'appartenance à la bonne société. C'est précisément le refus de cet effet de reconnaissance sociale qui lui vaut l'une des mésaventures les plus marquantes de son séjour romain, rapportée dans l'un des 14 cahiers manuscrits composant les *Ephémérides* de son voyage italien<sup>14</sup>. Le 11 mai 1775, Latapie se rend en effet à pied dans la région d'Albano pour y visiter les villas suburbaines et en découvrir les lacs volcaniques. A son retour à Rome, deux jours plus tard, il croise sur un chemin étroit le carrosse de l'ambassadeur de France. Ne pouvant se résoudre à se montrer à pied devant le cardinal de Bernis, il brandit à son passage son parapluie « comme un bouclier » pour se dissimuler à sa vue :

J'ai eu sottement, écrit-il, une des grandes hontes de ma vie, comme si c'était un grand crime de faire usage de ses jambes, et comme si un homme qui se propose d'observer par lui-même et d'après la nature d'un pays devait aller autrement. [...] En voiture où l'on va rapidement, on ne voit que l'ensemble d'un pays, et les images se succèdent si rapidement qu'il n'en reste que de faibles traces. A cheval on voit beaucoup mieux, les objets se détaillent mieux et restent davantage. Mais pour qui en a la force, le courage et le temps il me semble que les voyages les plus utiles et ceux qui se gravent le plus profondément dans l'imagination ce sont les voyages faits à pied<sup>15</sup>.

- 10 Ces propos contredisent le discours souvent peu amène des philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle à l'égard des voyageurs. On songe en particulier à Condorcet affirmant que « les voyageurs sont presque toujours des observateurs inexacts », parce qu'« ils voient les objets avec trop de rapidité »<sup>16</sup>. Le récit de Latapie revêt aussi un caractère précurseur lorsque l'on songe à la traversée pédestre de l'Italie accomplie par Johann Gottfried Seume en 1802. Souhaitant se libérer de la prison du carrosse, ce dernier parcourut à pied la péninsule à raison de trente kilomètres par jour, suivant un itinéraire qui l'éloignait des relais de poste et le rendait attentif aux moindres déclivités du terrain<sup>17</sup>.
- 11 La manière dont les voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle envisagent l'espace urbain romain ne doit donc pas être dissociée de la façon dont ils appréhendent la péninsule italienne dans son ensemble.

## Territoires italiens

- 12 Le lien dialectique entre parcours romains et parcours italiens apparaît d'autant plus fécond que le séjour à Rome constituait pour les visiteurs étrangers une étape déterminante afin de préparer et prolonger leur voyage dans le sud de la péninsule.
- 13 Les colonies d'artistes originaires de tous pays et installés à Rome constituaient à ce titre une ressource déterminante pour les voyageurs. Elles leur permettaient en effet de recruter des accompagnateurs susceptibles de magnifier par leurs dessins les rivages campaniens ou siciliens qu'il leur restait à découvrir. En 1769, l'ambassadeur de France à Rome s'attache ainsi à procurer au chevalier d'Havrincourt un compagnon utile à son voyage à Naples, en la personne du peintre Jean Hoüel<sup>18</sup>. En 1776, le comte d'Orsay parcourt pour sa part le royaume des Deux-Siciles en compagnie l'architecte Roussel et du peintre Suvée, tous deux rencontrés à Rome<sup>19</sup>.
- 14 Cette association de l'artiste et de l'amateur n'est pas la seule qui se soit fait jour à la faveur du creuset cosmopolite romain. On pourrait en dire tout autant des pérégrinations à vocation scientifique. En juin 1775, le français Latapie, le portugais Corrêa et le vénitien Fortis échafaudent ainsi dans un café romain le projet de partir ensemble à la découverte de la

- Sardaigne, pays qu'ils s'accordent à juger « tout neuf pour l'histoire naturelle »<sup>20</sup>. Au milieu des années 1780, c'est encore à Rome que le médecin Desgenettes et le géologue Dolomieu font le choix de parcourir ensemble la Toscane et le Latium à des fins minéralogiques<sup>21</sup>.
- 15 À Rome également furent recrutés, au sein des milieux de l'Académie de France, les principaux artistes appelés à collaborer au Voyage pittoresque de l'abbé de Saint-Non. Des peintres Hubert Robert et Jean Pierre Laurent Hoüel aux architectes Pierre-Adrien Pâris et Jean-Louis Desprez, tous contribuèrent par leurs planches insérées dans les volumes de cette prestigieuse publication des années 1780, à faire découvrir l'Italie méridionale à un plus large public<sup>22</sup>.
- 16 Ce n'est cependant pas dans les guides publiés en leur temps que les voyageurs scrupuleux pouvaient espérer trouver les informations suffisantes à un périple organisé dans le sud de la péninsule. Force est de constater en effet que les guides de voyage de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle renvoient de la géographie italienne une image incomplète et tronquée<sup>23</sup>. La densité des routes décrites et mises en image pour l'Italie du Nord contraste ainsi avec la disparité, voire l'absence des chemins du Mezzogiorno. Dans l'Atlas portatif publié en 1783, seuls 7 itinéraires sont consacrés au sud de Naples, contre 36 pour l'Italie du centre et du nord<sup>24</sup>. L'Italie insulaire ne connaît pas un meilleur sort dans cette littérature explicitement destinée aux voyageurs. Ainsi, les îles ne sont ainsi pas prises en considération dans la *Description historique et critique* que l'abbé Richard consacre en 1766 à la péninsule<sup>25</sup>, et en 1786 Saussure écrit encore dans la seconde édition du guide de Lalande : « quant à l'Etna et aux volcans des îles Eoliennes, ils n'appartiennent pas proprement à l'Italie »<sup>26</sup>. Valorisant les monuments et les objets culturels conservés dans les diverses capitales italiennes, les guides ne répercutent d'autre part que très approximativement les données scientifiques relatives aux différents espaces naturels de la péninsule. En 1773, le savant Jean-Etienne Guettard avait certes songé à écrire un guide minéralogique de l'Italie, sur le modèle de celui que Cochin avait consacré en 1758 aux œuvres d'arts<sup>27</sup>. La confrontation à des savoirs mouvants et à des disciplines scientifiques encore largement en devenir l'avait cependant contraint à abandonner ce projet novateur<sup>28</sup>.
- 17 Les voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle ne pouvaient en somme compter que sur eux-mêmes pour obtenir une information précise sur l'histoire naturelle de l'Italie, et sur ses territoires insulaires et méridionaux. Les savoirs accumulés à Rome, fruit du polycentrisme culturel caractérisant la capitale de la chrétienté<sup>29</sup>, constituaient à ce titre une ressource de première importance pour les découvreurs désireux de s'éloigner des sentiers battus du Grand Tour. Les bibliothèques romaines ne regorgeaient-elles pas en effet d'ouvrages relatifs à l'histoire et la géographie des différents territoires de la péninsule ? A l'occasion de son séjour à Rome en 1775, François de Paule Latapie se rend ainsi successivement à la bibliothèque du prince Corsini, à la bibliothèque Angelica des Augustins et à la bibliothèque Casanatense des Dominicains afin de prendre en copie tous les ouvrages qui y sont conservés sur la Sicile, la Sardaigne et la Corse<sup>30</sup>. Il parvient en outre à se faire confier la copie d'une carte de Sicile que deux religieux romains – le père Jacquier et l'abbé Chigi – viennent de réaliser en l'honneur de Catherine II<sup>31</sup>. Etant particulièrement attentif aux éléments d'histoire naturelle propres aux territoires qu'il visite, Latapie va jusqu'à confectionner lui-même des cartes sur la base des éléments qu'il collecte au fil de son parcours italien. En témoigne une carte de l'île d'Elbe réalisée par ses soins et conservée parmi ses écrits de voyage.
- 18 Si l'Italie des voyageurs tend à coïncider de plus en plus étroitement à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle avec l'ensemble de l'Italie péninsulaire et insulaire, ce n'est donc certainement pas grâce aux guides et à la littérature de voyage contemporaine. Rome a en revanche joué le rôle de ville relais dans l'élargissement de cet horizon territorial, à la faveur de sa position médiane dans la péninsule, mais aussi des ressources humaines et documentaires qu'elle offrait aux voyageurs désireux de préparer leurs pérégrinations sur de nouveaux terrains.

## Territoires méditerranéens

- 19 Considérons enfin que le séjour à Rome permit à nombre de savants et de voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle d'appréhender des rivages méditerranéens éloignés, qu'ils n'eurent jamais la possibilité de visiter par eux-mêmes.
- 20 Le creuset artistique romain ne favorisa pas seulement la diffusion de l'esthétique néoclassique – puisée au cœur de la matrice occidentale – mais également l'émergence d'un attrait pour les contrées orientales. En 1787, le peintre toulousain Louis-François Cassas s'installait à Rome au terme d'un périple de plusieurs années dans le Proche-Orient sous la protection de l'ambassadeur Choiseul-Gouffier. Au cours des années qui suivirent, il exposa à diverses reprises dans la cité sainte les dessins tirés de ses découvertes orientales. En septembre 1788, considérant avec admiration ces vues inédites de Constantinople, de Palmyre, de Baalbek et des pyramides d'Égypte, Goethe formule dans le *Voyage d'Italie* cet éloquent commentaire : « Ce qui contribue aussi à rendre le séjour de Rome si intéressant, c'est que cette ville est un centre auquel mille choses aboutissent. Les dessins de Cassas sont d'une beauté extraordinaire. Je lui ai dérobé par la pensée bien des choses »<sup>32</sup>. En juin 1789, les voyageurs de passage dans la cité sainte découvrent à leur tour la Méditerranée orientale dans les salons de l'ambassadeur François de Bernis, comme en témoignent ces propos du directeur de l'Académie de France à Rome : « Le sieur Cassas [...] a exposé dimanche chez Son Eminence le cardinal de Bernis quatre grands dessins qui lui font beaucoup d'honneur ; ce sont des vues du Mont Liban, de Jérusalem, du temple de Minerve à Athènes et de la ville d'Ephèse. Il a orné ces vues de figures dans le costume asiatique qui sont fort bien faites et qui y répandent beaucoup d'intérêt ; ses dessins sont colorés à l'aquarelle et très vigoureux »<sup>33</sup>.
- 21 La mobilité croissante des amateurs et des artistes dans l'Orient méditerranéen fut également mise à profit par le Français Séroux d'Agincourt, installé à Rome à partir de 1779 afin d'y préparer son monumental ouvrage sur l'histoire de l'art entre Antiquité et Renaissance<sup>34</sup>. Manifestant une volonté inlassable de rassembler tous les relevés possibles d'édifices remontant à la période médiévale, il prit garde de ne point omettre ceux de la Méditerranée orientale, et sollicita à ce titre le peintre Cassas mais également l'Anglais Richard Worsley pour les anciens monuments du Caire<sup>35</sup>. Bénéficiant d'une insertion profonde et durable au sein des milieux culturels romains, Séroux d'Agincourt contribua aussi à faire connaître ce patrimoine architectural méconnu aux innombrables voyageurs qu'il recevait dans sa demeure voisine de la place d'Espagne<sup>36</sup>.
- 22 Les savoirs géographiques accessibles à la faveur d'un séjour à Rome ne se bornaient du reste pas au bassin méditerranéen. Foyer d'une religion ambitionnant de se propager dans toutes les parties du monde, la Rome pontificale avait fait converger vers elle des traces des civilisations les plus anciennes et les plus éloignées<sup>37</sup>. A partir des années 1770, l'attraction exercée par la cité sainte du point de vue des études sur les mondes extra-européens fut considérablement amplifiée par l'activité d'une personnalité d'exception : le futur cardinal Stefano Borgia. La mise à contribution du réseau missionnaire permit à cet ecclésiastique de réunir dans son musée familial de Velletri des objets culturels émanant de toutes les parties du monde<sup>38</sup>. Expression d'un éclectisme relevant davantage de la culture encyclopédique des Lumières que de l'exotisme des cabinets de curiosité, la collection se décomposait en dix sections distinctes : égyptienne, volsque, étrusque, grecque, romaine, chrétienne, indienne, arabe, boréale et mexicaine. Loin de réserver ces sommes de connaissances à des fins personnelles ou apologétiques, Stefano Borgia eut à cœur de les mettre à disposition des voyageurs et savants de la République des Lettres. On en veut pour preuve les échanges fructueux qu'il entretenait avec le géologue Dolomieu, l'indianiste Anquetil-Duperron ou l'antiquaire danois Zoëga<sup>39</sup>.
- 23 Souvent placés dans l'impossibilité de visiter par eux-mêmes des territoires éloignés, les voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle pouvaient donc néanmoins prétendre y accéder par le truchement de Rome, à la faveur des données matérielles que le cosmopolitisme artistique et le réseau missionnaire catholique y avaient rassemblées.
- 24 Au terme de ces réflexions, il ressort que les pérégrinations et les connaissances acquises par les voyageurs des Lumières en Italie devancent à bien des égards les savoirs géographiques



rassemblés dans les guides de voyage. Cette anticipation est particulièrement révélatrice en ce qui concerne les données scientifiques et les connaissances relatives à l'Italie méridionale et insulaire. Ce n'est que plus tard, à l'époque napoléonienne, que les guides imprimés rendront à la péninsule un sud qu'ils lui avaient confisqué<sup>40</sup>. Dans cette élaboration de connaissances nouvelles sur des territoires encore peu maîtrisés, la ville de Rome joue un rôle significatif, dans la mesure où les voyageurs de terrain peuvent y redevenir, le temps d'un séjour, des savants de cabinets.

25 Il reste à se demander si la cité sainte n'a pas depuis toujours, et pour longtemps encore, assumé cette fonction de ville ressource pour les voyageurs. Cette réalité se vérifie sans nul doute de manière moins systématique avant le XVIII<sup>e</sup> siècle, au cours duquel le cosmopolitisme romain revêt un caractère plus universel et sécularisé. Par la suite, les voyages d'exploration qui se multiplient à travers le globe rendent bien inutile le recours à une ville qui se voulait le conservatoire de tous les savoirs du monde. C'est donc bien au XVIII<sup>e</sup> siècle que Rome assumait une fonction caractéristique de « centre de calcul », pour reprendre une expression chère à Bruno Latour<sup>41</sup>, du point de vue des connaissances sur le territoire.

### Notes

1 On renverra à ce titre au catalogue de l'exposition organisée du 7 mars au 8 juin 2008 par les musées du Capitole : *Ricordi dell'antico. Sculture, porcellane e arredi all'epoca del Grand Tour*, Rome, Silvana, 2008. Cf. également le catalogue de l'exposition tenue à Lyon au Musée de la civilisation gallo-romaine (déc. 1998-mars 1999) : *La fascination de l'antique. 1700-1770. Rome découverte, Rome inventée*, Paris-Lyon, Somogy, 1998.

2 Charles DUPATY, *Lettres sur l'Italie en 1785*, Paris, De Senne, 1788, vol. 1, p. 201-303, vol. 2, p. 1-159. Sur l'œuvre et son auteur, Mireille GILLE, « Un antécédent littéraire de *Corinne* : les *Lettres sur l'Italie* de Dupaty », dans Mario MATUCCI (dir.), *Il gruppo di Coppel e l'Italia*, Pise, Pacini, 1986, p. 163-169 ; Roland MORTIER, « Un magistrat « âme sensible » : le président Dupaty (1746-1788) », dans ID., *Le Cœur et la Raison. Recueil d'études sur le XVIII<sup>e</sup> siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1990.

3 Cette enquête s'inscrit dans le sillage du renouveau des études relatives à la culture scientifique romaine à l'époque moderne, dont les principaux résultats sont présentés dans le volume dirigé par Antonella ROMANO et Luce GIARD, *Rome et la culture scientifique moderne. Entre Renaissance et Lumières*, Rome, Ecole française de Rome, 2009.

4 Numa BROCC, « Voyages et géographie au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire des sciences*, tome 22, n° 2, avril-juin 1969, p. 137-154. Cf. également, du même auteur, *La Géographie des philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Ophrys, 1975.

5 Mario BEVILACQUA, *Roma nel secolo dei Lumi. Architettura erudizione scienza nella pianta di G. B. Nolli celebre geometra*, Naples, Electa, 1998.

6 Jorg GARMS, « Vedute », dans Giorgio CIUCCI (dir.), *Roma moderna*, Rome-Bari, Laterza, 2002, p. 3-37.

7 Charles Marie de LA CONDAMINE, *Extrait d'un journal de voyage en Italie*, in *Histoire de l'Académie royale des sciences. Année 1757*, Paris, Imprimerie royale, 1762, p. 336-410.

8 Dominique MAGNAN, *La Ville de Rome ou description abrégée de cette superbe ville divisée en 4 volumes et ornée de 425 planches en taille-douce*, Rome, Monaldini – Bouchard et Gravier – Settari, 1778.

9 A ce titre, il est important de signaler que le plan de Nolli, « sur toile et rouleau », avait été en 1769 « mis dans le vestibule de la bibliothèque » du couvent minime de la Trinité-des-Monts. Cf. Archivio Generale dei Minimi, Rome, T 7, fol. 9.

10 Annalisa DI NOLA, « Dal pellegrinaggio alla gita turistica : un'analisi quantitativa delle guide di Roma », *Dimensioni e problemi della ricerca storica*, 1989-1, p. 181-262. Cf. en outre Gilles CHABAUD, « Les guides des villes et capitales européennes de la bibliographie à l'histoire : le cas de Rome », *Revue française d'Histoire du livre*, 112-113, 2001, p. 227-241.

11 La comparaison avec la situation parisienne apparaît à ce titre particulièrement intéressante à relever. Cf. Daniel ROCHE (dir.), *La ville promise. Mobilité et accueil à Paris (fin XVII<sup>e</sup> – début XIX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Fayard, 2000.

12 Pierre Jacques BERGERET DE GRANCOURT, *Journal inédit d'un voyage en Italie*, Paris, Librairies-imprimeries réunies, 1895, p. 290.

- 13 Giuseppe VASI, *Itinéraire instructif divisé en huit journées pour trouver avec facilité toutes les anciennes et modernes magnificences de Rome*, Rome, Barbiellini, 1773. Pour suivre le parallèle avec le cas parisien, Gilles CHABAUD, « Images de la ville et pratiques du livre : le genre des guides de Paris (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 45-2, avril-juin 1998, p. 323-344.
- 14 Restés inédits, ces manuscrits sont conservés chez les descendants actuels du voyageur dans le Bordelais. Je remercie les membres de la famille Latapie qui m'en ont permis la consultation.
- 15 François de Paule LATAPIE, *Ephémérides*, 4<sup>e</sup> cahier, journée du 13 mai 1775.
- 16 Jean Antoine CONDORCET, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, Paris, Editions Sociales, 1966, p. 250.
- 17 Johann Gottfried SEUME, *L'Italia a piedi*, Alberto ROMAGNOLI (éd.), Milan, Longanesi, 1973 ; Cesare DE SETA, « Il « controviaggio » a piedi di Johann G. Seume », dans ID. (dir.), *Storia d'Italia. Annali 5. Il paesaggio*, Turin, Einaudi, 1982, p. 253-259.
- 18 *Correspondance des directeurs de l'Académie de France à Rome avec les surintendants des bâtiments*, publiée d'après les manuscrits des Archives Nationales par Anatole de MONTAIGLON et Jules GUIFFREY, Paris, Charavay, 1887-1912, tome 12, pièce 6104 (lettre de Natoire à Marigny du 26 juillet 1769).
- 19 *Ibid.*, tome 13, pièce 6789 (lettre de Vien à d'Angiviller du 11 septembre 1776), pièce 6883 (Etat des pensionnaires de l'Académie de France à Rome au mois d'août 1777), pièce 6885 (lettre de Roussel à d'Angiviller du 8 octobre 1777).
- 20 François de Paule LATAPIE, *Ephémérides*, 5<sup>e</sup> cahier, journées des 1<sup>er</sup> et 3 juin 1775.
- 21 René DESGENETTES, *Souvenirs de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du commencement du XIX<sup>e</sup>*, Paris, Didot, 1835, tome 1, p. 353, 377-378.
- 22 Jean Claude Richard de SAINT-NON, *Voyage pittoresque ou Description des royaumes de Naples et de Sicile*, Paris, Clousier, 1781-1786, 5 tomes en 4 vol.
- 23 Je me réfère ici à l'analyse de Gilles BERTRAND, « L'expérience géographique de l'Italie dans les guides de voyage du dernier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle », dans Gilles CHABAUD, Évelyne COHEN, Natacha COQUERY, Jérôme PENEZ (dir.) *Les guides imprimés du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle. Villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 377-389. De manière plus générale, voir Gilles BERTRAND, *Le Grand Tour revisité. Pour une archéologie du tourisme : le voyage des Français en Italie, milieu XVIII<sup>e</sup> siècle – début XIX<sup>e</sup> siècle*, Rome, Ecole française de Rome, 2008.
- 24 *Atlas portatif d'Italie. A l'usage des voyageurs...*, Venise, Remondini, 1783.
- 25 Jérôme RICHARD, *Description historique et critique de l'Italie*, Dijon, François des Ventes, 1766, 6 vol.
- 26 Joseph de LALANDE, *Voyage en Italie fait dans les années 1765 et 1766*, Genève, 1790, tome 1, p. 52.
- 27 Charles Nicolas COCHIN, *Voyage d'Italie, ou recueil de notes sur les ouvrages de peinture et de sculpture qu'on voit dans les principales villes d'Italie*, Paris, Jombert, 1758, 3 vol.
- 28 Sur l'expérience italienne de Guettard, Gilles BERTRAND, « Le voyage des hommes de science vers l'Italie, de Guettard à Faujas de Saint-Fond (1773-1805) », dans Gilles BERTRAND, Maria Teresa PICCHETTO (dir.), *Le vie delle Alpi : il reale e l'immaginario / Les chemins du voyage en Italie : du réel à l'imaginaire*, Aoste, Musumeci, 2001, p. 221-235.
- 29 Sur cette notion, Marina CAFFIERO, Maria Pia DONATO, Antonella ROMANO, « De la catholicité post-tridentine à la République Romaine : splendeurs et misères des intellectuels courtisans », dans Jean BOUTIER, Brigitte MARIN, Antonella ROMANO (dir.), *Naples, Rome, Florence, une histoire comparée des intellectuels italiens (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Rome, Ecole française de Rome, 2006, p. 171-208.
- 30 François de Paule LATAPIE, *Ephémérides*, 4<sup>e</sup> cahier, journée du 29 mai 1775, 5<sup>e</sup> cahier, journées des 30 mai et 3 juin 1775. Sur la richesse des bibliothèques romaines appartenant aux ordres religieux, Vincenzo DE GREGORIO, *La Biblioteca Casanatense di Roma*, Naples, Edizioni Scientifiche Italiane, 1993 ; Paola MUNAFO, Nicoletta MURATORE, *Bibliotheca Angelica. Publice commoditati dicata*, Rome, Istituto poligrafico dello Stato, 2004.
- 31 François de Paule LATAPIE, *Ephémérides*, 3<sup>e</sup> cahier, journée du 26 mars 1775, 5<sup>e</sup> cahier, journées des 30 juin, 1<sup>er</sup> juillet et 3 juillet 1775.
- 32 Johann Wolfgang von GOETHE, *Voyage en Italie*, Paris, Bartillat, 2003, p. 449, 453-455.
- 33 *Correspondance des directeurs de l'Académie de France à Rome avec les surintendants des bâtiments*, Paris, Charavay, 1887-1912, tome 15, pièce 9001 (lettre de Ménageot à d'Angiviller du 3 juin 1789). Précisons que Cassas publia par la suite une partie de ses dessins orientaux dans l'ouvrage :

*Voyage pittoresque de la Syrie, de la Phénicie, de la Palestine et de la Basse-Egypte*, Paris, Impr. de la République, 1799, 2 volumes.

34 Jean Baptiste SEROUX D'AGINCOURT, *Histoire de l'Art par les Monuments depuis sa décadence au IV<sup>e</sup> siècle jusqu'à son renouvellement au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1810-1823, 6 vol. Cf. Henri LOYRETTE, « Séroux d'Agincourt et les origines de l'Histoire de l'art médiéval », *Revue de l'Art*, 48, 1980, p. 40-56.

35 Biblioteca Apostolica Vaticana, Rome, Ms. Vat. Lat. 13480, fol. 212-213 (*reste d'un aqueduc construit au Caire ; palais de l'Emir par Saladin, salle du Divan que d'autres disent le grenier de Joseph*).

36 Giovanni Gherardo DE ROSSI, *Notizie storiche del Cav. G. B. Lod. Giorgio Séroux d'Agincourt scritte da Gio. Gherardo De Rossi suo amico*, Venise, Tip. di Alvisopoli, 1827, p. 53-54.

37 Sur le rôle déterminant joué à ce titre par la congrégation pour la Propagande de la Foi, créée en 1624, Giovanni PIZZORUSSO, « Agli antipodi di Babele : Propaganda Fide tra immagine cosmopolita e orizzonti romani (XVII-XIX<sup>e</sup> secolo) », dans Luigi FIORANI, Adriano PROSPERI (dir.), *Storia d'Italia. Annali* 16, *Roma la città del papa*, Turin, Einaudi, 2000, p. 479-520.

38 Anna GERMANO, Marco NOCCA (dir.), *La collezione Borgia : curiosità e tesori da ogni parte del mondo*, Naples, Electa, 2001 ; Marco NOCCA (dir.), *Le quattro voci del mondo : arte, culture e saperi nella collezione di Stefano Borgia (1731-1804)*, Naples, Electa, 2001.

39 Paola ORSATTI, *Il Fondo Borgia della Biblioteca vaticana e gli studi orientali a Roma tra Sette e Ottocento*, Cité du Vatican, Biblioteca apostolica vaticana, 1996 (Studi e testi, 376). La correspondance entre Borgia et Anquetil-Duperron est conservée à la Biblioteca Apostolica Vaticana, Rome, Ms. Borg. Lat. 283, fol. 133-134, 144, 199-200 ; Ms. Borg. Lat. 295, fol. 91-92.

40 Gilles BERTRAND, « L'expérience géographique de l'Italie... », art. cit., p. 381.

41 Bruno LATOUR. *La science en action*, Paris, La Découverte, 1989, p. 378-404.

### **Pour citer cet article**

#### Référence électronique

Gilles Montègre, « Parcours romains, parcours méditerranéens », *Rives méditerranéennes* [En ligne], 34 | 2009, mis en ligne le 07 décembre 2012, consulté le 28 janvier 2015. URL : <http://rives.revues.org/3809>

#### Référence papier

Gilles Montègre, « Parcours romains, parcours méditerranéens », *Rives méditerranéennes*, 34 | 2009, 45-56.

### **À propos de l'auteur**

#### **Gilles Montègre**

CRHIPA (Centre de Recherche en Histoire et Histoire de l'Art. Italie, Pays Alpains) Université Pierre Mendès France – Grenoble II

### **Droits d'auteur**

© Tous droits réservés

### **Résumés**

Contrairement à l'image longtemps diffusée par l'historiographie d'une capitale somnolente figée dans la contemplation du passé antique, Rome fut au siècle des Lumières une ville ressource pour penser au large des territoires nouveaux et dépasser la vision restrictive de l'espace contenue dans les guides de voyage. À l'appui des écrits laissés par ces voyageurs de terrain que sont les artistes et les hommes de science, l'article montre d'abord comment s'est fait jour au XVIII<sup>e</sup> siècle une manière nouvelle d'appréhender et d'arpenter le sol urbain romain. Il explique ensuite combien les séjours accomplis dans la Rome du Settecento ont

préparé une approche rationnelle et dilatée des territoires italiens, méditerranéens et extra-européens, appelée à s'épanouir lors des grands voyages d'exploration du XIX<sup>e</sup> siècle.

Contrary to the image of Rome as a sleepy city, permanently looking back to its ancient past, maintained by historiographical sources, the Italian capital proved to be, during the Enlightenment, a starting point for rethinking new territories and for going beyond the restrictive vision found in guidebooks. Through a review of travelogues written by voyagers, such as artists or scientists, this article will first examine the emergence of a new way of viewing and walking around the Roman urban space. It will then explain how visits to Rome during the Settecento opened up a rational and broader approach to Italian, Mediterranean and non-European territory, in preparation for future exploratory journeys in the 19th century.

Contrariamente allo stereotipo storiografico di una capitale sonnolenta, irrigidita nella contemplazione della passata antichità, Roma fu nel secolo dei Lumi una risorsa per l'elaborazione di nuovi territori e il superamento della visione restrittiva dello spazio contenuta nelle guide di viaggio. Affidandosi agli scritti degli artisti e degli uomini di scienza, l'articolo mostra come nel XVIII secolo si fece largo un nuovo modo di comprendere e di misurare il suolo urbano di Roma. Inoltre, esso spiega in quale misura i soggiorni compiuti nella Roma del Settecento abbiano preparato un approccio razionale e dilatato dei territori italiani, mediterranei ed extraeuropei, destinato a consolidarsi con i grandi viaggi esplorativi del XIX secolo.

*Entrées d'index*

*Mots-clés* : littérature, représentations, territoire, voyage

*Géographie* : Méditerranée, Italie

*Chronologie* : XVIIIe siècle